

Lentement, le crépuscule descendit sur les montagnes et la mer. Le soleil qui, en cette journée d'hiver, était resté bas dans le ciel, plongea dans les flots, ses derniers rayons baignant d'une lumière rouge et or le majestueux mont Taranaki. La cime enneigée servait de décor impressionnant au village de Parihaka.

— On dirait un gardien, disait toujours la mère d'Atamarie, sa beauté nous ravit et nous nous sentons en sécurité dans son ombre.

Ce qui étonnait un peu Atamarie : ne lui avait-on pas appris à l'école que le mont Taranaki était un volcan et n'avait rien de pacifique ? Sa dernière éruption datait de cent cinquante ans et il pouvait s'en produire une nouvelle à tout moment. Sa mère, cependant, s'obstinait en dépit de ses objections.

— Mais non, Atamarie, les dieux vont vivre en paix, le temps des guerres est terminé, disait-elle, avant de lui raconter, ainsi qu'aux autres enfants, la légende du dieu Taranaki qui, avec un autre dieu des montagnes, s'était disputé l'amour d'une déesse des forêts, Pihanga. Celle-ci s'étant finalement décidée en faveur de son rival, Taranaki, ulcéré, s'était retiré sur la côte avec les autres dieux de la montagne, amenant ainsi la guerre dans leur monde et dans celui des hommes. Mais l'espoir subsistait qu'un jour Taranaki change d'humeur et que, les dieux se réconcilient, les hommes jouissent d'une paix durable.

La plupart des enfants écoutaient ces histoires bouche bée, mais Atamarie s'intéressait, elle, davantage à l'activité volcanique du mont Taranaki et à ses répercussions sur le pays. Ses matières préférées à l'Otago Girls' School de Dunedin étaient les mathématiques, la physique et la géographie. C'était plutôt son amie Roberta qui goûtait les histoires romantiques.

Aussi, en cette soirée, Atamarie ne prêtait-elle qu'une oreille distraite aux récits et aux chants des anciens de Parihaka évoquant la constellation Matariki qui apparaîtrait cette nuit ou durant les prochaines et aiderait le soleil, épuisé au terme de l'hiver, à reprendre des forces. Pour Atamarie, il s'agissait des Pléiades qui, tous les ans, apparaissaient fin mai ou début juin dans le ciel. C'était le solstice d'hiver. Elles avaient jadis servi aux Maoris à traverser la mer séparant Hawaiki, leur pays d'origine, et Aotearoa, le pays où ils vivaient désormais et que les Blancs appelaient Nouvelle-Zélande. Elles étaient très belles.

Mais Atamarie s'intéressait tout autant au fonctionnement des fours enterrés que les habitants de Parihaka remplissaient de légumes et de viande lors de la cérémonie de la nouvelle année célébrée dès l'apparition des Pléiades. Elle observait avec passion les trous que les hommes avaient creusés le matin, des *hangi*, dans lesquels, en raison de l'activité volcanique de Taranaki, rougeoyait une espèce de foyer. On enveloppait la viande et les légumes dans des feuilles déposées dans des paniers que l'on plaçait ensuite sur les pierres brûlantes. On recouvrait le tout de linges mouillés avant de refermer la fosse avec de la terre. Les aliments cuiraient pendant des heures et seraient prêts quand Matariki brillerait dans le ciel.

Atamarie contemplait les étoiles avec autant de passion que les autres enfants. Elle était heureuse de vivre cette fête pour laquelle elle était spécialement venue sur

l'île du Nord. Elle se demandait, à vrai dire, si les Pléiades se montreraient durant ses brèves vacances. Sa mère, Matariki, et son beau-père, Kupe, avaient pris ce risque.

« Il faut que tu connaisses la fête de la nouvelle année à Parihaka ! » avait écrit Matariki, qui tenait son nom de la célèbre constellation. Atamarie, elle, tenait le sien du lever du soleil, autre phénomène naturel.

Tout ce qui avait trait à Parihaka possédait, pour ses parents, un charme particulier. Ils avaient vécu dans ce village longtemps avant sa naissance, à l'époque où le prophète Te Whiti prêchait la paix entre les Blancs, les *Pakeha*, et les Maoris. Kupe avait été emprisonné après la prise d'assaut du village par les Anglais qui avaient ensuite exproprié les habitants. Matariki s'était alors enfuie avec un homme, le futur géniteur d'Atamarie. Bien plus tard, Te Whiti était revenu à Parihaka avec un certain nombre de ses partisans. Ils avaient reconstruit le village et étaient sur le point d'en refaire un centre spirituel pour les autochtones de la Nouvelle-Zélande, désormais moins animés par des rêves que par le souci de conclure des traités et des accords solides. Matariki et Kupe avaient acheté leur terre au gouvernement de Taranaki, même s'ils persistaient à trouver injuste de devoir payer les Blancs pour disposer de leur pays d'origine. Désormais avocat, Kupe avait déposé des recours et il était vraisemblable que Te Whiti et sa tribu obtiendraient des indemnisations et qu'à la longue ils récupéreraient leurs terres.

En tout cas, les gens revenaient, et Parihaka comptait à nouveau des enfants à qui Matariki faisait classe dans une école neuve. Il était encore trop tôt pour envisager d'ouvrir un lycée. C'est pourquoi Atamarie fréquentait une école de Dunedin, passant ses week-ends soit chez ses grands-parents, soit dans la famille de son amie Roberta. Elle ne venait à Parihaka qu'aux vacances, heureuse de retrouver ses parents et la vie libre du village, loin des

règles et des interdictions scolaires. Pourtant, au bout de quelques semaines passées à tisser du lin, à danser, à jouer des instruments de musique traditionnels, à pêcher et à travailler dans les champs, elle en avait son compte. Certes, le mot d'ordre de Parihaka : « Nous voulons faire du monde un lieu meilleur » répondait à ses inclinations, mais elle avait de tout autres idées à ce sujet que les personnes qui enseignaient les arts traditionnels. Dès qu'elle suggérait d'améliorer le cadre à tisser, par exemple, ou la nasse servant à la pêche, sa proposition était rejetée, rejet souvent accompagné de propos inamicaux sur les origines *pakeha* d'Atamarie. Matariki s'en indignait plus que sa fille qui se moquait de savoir combien de ses ancêtres appartenaient à l'un ou l'autre peuple. Il lui importait juste de ne passer à filer que le temps strictement nécessaire et de ne pas laisser échapper trop de poissons. Elle serait heureuse, à la fin des vacances, de retrouver l'école de Dunedin, une institution moderne où les enseignantes développaient l'esprit créatif de leurs élèves.

Mais l'heure était venue de fêter l'apparition des Pléiades. Les anciens en étaient à leur troisième nuit de veille alors que c'était parfaitement inutile, la constellation se montrant dès le coucher du soleil.

— C'est un temps d'attente, un temps du souvenir, Atamarie, lui expliquait Matariki. Les anciens songent au passé, au présent et à l'avenir, à l'année à venir et à l'année écoulée... Peu importe que les étoiles se montrent le jour même ou un autre.

Atamarie n'y comprenait goutte, mais comme personne ne l'obligeait à veiller... Une fois le repas avalé, tandis que les adultes continuaient à faire de la musique et à bavarder, les enfants se retiraient dans les maisons servant de dortoir et, blottis les uns contre les autres, se racontaient des histoires. C'était presque comme à l'internat de Dunedin, sauf qu'il n'y avait pas à craindre l'irruption d'une surveillante.

Ce fut donc en compagnie des autres enfants que, ce jour-là, elle regarda le soleil s'enfoncer dans la mer de Tasman. Les terres étaient plongées dans une lumière diffuse, seule la neige brillait encore un peu sur le sommet conique de la montagne. Le ciel s'obscurcit lentement et, soudain, Atamarie aperçut les sept étoiles ! Nettes et étincelantes, elles émergèrent des flots, conduites par la plus grande d'entre elles, Whanui. Les enfants, aussitôt, saluèrent la constellation par le chant que Matariki, leur maîtresse, leur avait enseigné :

*Ka puta Matariki ka rere Whanui.
Ko te tohu tena o te tau e !*

*Matariki est de retour ! Whanui prend son vol.
C'est le signe d'une nouvelle année !*

— Un signe heureux ! s'écria Matariki en prenant son mari et sa fille dans ses bras.

Kupe était venu de Wellington pour fêter le Nouvel An avec elles. Candidat à un des sièges réservés aux Maoris au Parlement, il était un homme très occupé. Il embrassa Atamarie et sa femme pendant que celle-ci interprétait les signes.

— Des étoiles si nettes annoncent un hiver court. Nous pourrions semer dès septembre. Si elles étaient au contraire voilées et proches les unes des autres, comme se réchauffant mutuellement, l'hiver serait rude et la végétation ne repartirait qu'en octobre.

Atamarie fronça les sourcils. Sa professeure de Dunedin se serait contentée d'expliquer le phénomène par la présence de quelques nuages. Mais elle avait pour l'heure d'autres interrogations.

— Pourquoi les grands-mères pleurent-elles, maman ? C'est pourtant une bonne chose que les étoiles soient arrivées et, avec elles, une nouvelle année !

— Oui, mais les anciens pensent encore à l'année écoulée. Ils adressent aux étoiles les noms des personnes qui sont mortes depuis leur dernière apparition, et ils prient pour elles. Ils pleurent les morts pour la dernière fois avant que ne débute une nouvelle année.

Les anciens venaient d'ouvrir les *hangī*, aidés par Kupe et les autres hommes. Une odeur aromatique monta vers le ciel.

— L'odeur nourrit les étoiles, continua d'expliquer Matariki, elle leur redonne des forces après leur long périple.

Atamarie avait l'eau à la bouche, mais, avant de manger, tous durent, afin de saluer les étoiles, se livrer à diverses cérémonies, jeunes et vieux chantant et dansant les *haka* traditionnels. Les adultes firent enfin circuler des pichets de bière et de vin, des bouteilles de whisky. Matariki et Kupe, comme toujours, se laissèrent aller à la mélancolie, évoquant l'ancien temps avec leurs amis. À les en croire, la vie à Parihaka n'avait alors été qu'une longue fête, le village rempli de jeunes gens venus de tous les coins d'Aotearoa, avec, tous les soirs, des rires, de la musique et de la danse.

La plupart des adultes passèrent la nuit dehors, auprès des feux, mais Atamarie et les enfants finirent par s'endormir afin d'être, le lendemain, en pleine forme pour la suite des festivités. On allait de nouveau danser, chanter et jouer. Les garçons sortiraient les cerfs-volants, des *manu*, construits selon une tradition maintenue vivante à Parihaka. Quelques spécialistes avaient, ces dernières semaines, dispensé leur enseignement dans le village.

Mais, à l'arrivée d'Atamarie, la construction était terminée, si bien que, le moment venu, elle se retrouva les mains vides alors que ses camarades attendaient avec fièvre le moment où ils lanceraient vers le ciel leurs *manu*, intermédiaires entre le monde et les étoiles, entre les humains et les dieux. Bien sûr un peu frustrée de n'avoir

pu suivre le stage, elle attendait avec impatience de voir voler les engins. Contrairement aux autres filles, elle n'admirait pas spécialement les décorations bariolées, en plumes et en coquillages, ni les peintures artistiques donnant aux *manu* des visages. Elle était en revanche curieuse de découvrir comment ces lourds assemblages de bois et de feuilles pouvaient s'élever dans les airs.

Elle se dirigea vers un garçon qui préparait son cerf-volant, un engin de très grande taille, décoré avec amour de losanges et de signes propres à la tribu.

— Il n'a pas de queue, observa-t-elle.

— Pourquoi un *manu* devrait-il avoir une queue ?

— Parce que les cerfs-volants des *Pakeha* en ont une.

Je l'ai vu sur des photographies.

— Le *tohunga* n'en a pas parlé, dit le garçon avec un haussement d'épaules. Il a juste dit qu'on avait besoin d'une barre et d'une corde, ou de deux si on veut diriger l'engin. Mais il ne nous a pas encore montré comment faire. Il dit que c'est trop difficile.

Le garçon avait néanmoins accroché à sa construction deux cordons de lin.

— Il faut d'abord que le truc soit en l'air, observa à nouveau Atamarie. Comment ça marche ? Pourquoi un *manu* prend-il de la hauteur ?

— C'est grâce au souffle des dieux. Le *manu* se sert de leur force vitale pour danser.

— Grâce au vent, donc. Mais s'il n'y a pas de vent ?

— Si les dieux ne lui accordent pas leur bénédiction, il ne vole pas. À moins qu'on ne le lance du haut d'une falaise. Mais alors il ne transmet pas de message aux dieux, il ne monte pas en dansant, il glisse vers le bas. Et puis, bien sûr, il disparaît, dit le garçon tout en démêlant les cordes, Atamarie l'aidant à tenir droit son lourd engin.

— Il est presque aussi grand que moi, dit-elle. Tu crois qu'on pourrait... euh... tenir dessus à califourchon ? Et voler avec ?

— Il paraît qu'il y en a un qui a essayé, s'amusa le garçon. Un chef des Ngati Kahungunu-Nukupewapewa. Il voulait prendre d'assaut le Pa Maungaraki, mais n'y arrivait pas, car ses guerriers étaient arrêtés par les murs du fort. Il a alors construit un *manu* géant en feuilles de *raupo* et lui a donné la forme d'un oiseau aux ailes déployées. Puis il a attaché un homme dessus et il a lancé le cerf-volant du haut d'un rocher dominant le *Pa*. L'homme a atterri dans le fort et a pu ouvrir les portes aux assaillants.

— Ton cerf-volant est aussi un *manu* en *raupo*, tu as dû faire un sacré bout de chemin pour en trouver, je ne vois pas où il en pousse ici, remarqua Atamarie, le *raupo* étant une espèce de roseau, dit roseau à massette, poussant dans des eaux peu profondes.

— Oui, dit le garçon avec un sourire espiègle, comme si elle avait révélé un secret, il n'a pas été simple d'en trouver. Mais peut-être que ça en valait la peine.

— Rawiri! Qu'est-ce que tu fabriques? Tu ne veux pas faire voler ton cerf-volant?

Le garçon sursauta en entendant le *tohunga*. Il avait effectivement manqué, tout comme Atamarie, l'envol des premiers cerfs-volants. La plupart des garçons avaient déjà présenté leurs engins au vent et, fascinés, les regardaient monter dans les airs. Les prêtres de Parihaka priaient et chantaient, demandant que les cerfs-volants transportent leurs vœux jusqu'aux étoiles. Durant quelques instants, Atamarie se perdit dans le merveilleux spectacle des *manu* de toutes les couleurs dans un ciel aussi clair que la veille. Le professeur avait lui aussi lancé le sien, gigantesque, et le conduisait d'une main habile parmi la foule des cerfs-volants plus petits. Rawiri, pendant ce temps, restait aux prises avec ses deux cordes, incapable de venir à bout d'un engin aussi encombrant que le sien.

— Tu veux que je le tiennne en l'air? demanda Atamarie.

Il acquiesça. Elle prit le cerf-volant et le vent le lui arracha des mains avec une telle violence qu'il faillit la

renverser. L'engin monta droit dans les airs, mais, quand Rawiri tenta d'influer sur sa trajectoire en tirant plus fort sur sa corde droite que sur l'autre, il plongea à pic vers le sol. Atamarie et lui se précipitèrent, consternés.

— Rien d'essentiel n'est cassé, se rassura Atamarie en constatant que seule la décoration avait un peu souffert de la chute.

Rawiri entreprit de réparer la décoration.

— Le *tohunga* dit que c'est très important. Le cerf-volant voit avec ses yeux qui sont des coquillages et la peinture est notre message adressé aux dieux.

— La priorité est d'abord d'arriver aux dieux ! Essayons à nouveau. Le message, on l'enverra quand on saura si ça marche.

Elle n'avait pas envie d'attendre que Rawiri eût arrangé sa décoration. Elle préféra examiner plus attentivement comment évoluait le cerf-volant du *tohunga*. Celui-ci jeta avec un malin plaisir un œil sur le *manu* endommagé de son élève : il lui avait bien dit qu'il était trop difficile, pour un débutant, de construire un cerf-volant dirigeable ! Atamarie fut piquée au vif :

— Il faut fixer les cordes un peu plus à l'extérieur, proposa-t-elle. Et plus bas. Le mieux, d'ailleurs, serait d'en avoir quatre.

Rawiri parut blessé dans son amour-propre, mais, après un nouvel échec, se rangea finalement à son avis. Le succès fut stupéfiant ! L'engin bondit une nouvelle fois dans les airs, semblant avoir gagné en stabilité. Rawiri tenta une prudente manœuvre et il obéit sans problème à la commande.

— Ça marche, il vole, il vole ! Il va où je lui dis d'aller ! triompha Rawiri. Tu veux essayer toi aussi ? demanda-t-il, magnanime, à Atamarie.

Sans hésiter, celle-ci saisit les cordes. Elle était la seule fille à faire voler un *manu*, mais cela ne la gênait pas. Le cerf-volant, entre ses mains, se mit à décrire de

larges cercles, opérant des descentes et de brusques ascensions.

— Je crois qu'elle est vraie, la légende des Ngati Kahungunu, s'écria Rawiri. On peut voler là-dessus. Comme un oiseau. Il suffit d'avoir un cerf-volant plus grand et les dieux avec soi.

Atamarie acquiesça. Bien sûr qu'on pouvait voler : il s'en était fallu d'un poil que le vent ne l'emportât elle aussi. Mais...

— Il faut aussi que ça marche sans vent, répondit-elle d'un ton décidé.